

L'insomnie a du bon dans les quartiers espagnols: vous pouvez arpenter les ruelles, une fois le tumulte dissipé, et vous croire dans une Suisse repeinte aux couleurs de Naples. Votre ventre est calme, les volets sont fermés, les portes des *bassi*<sup>1</sup> verrouillées, et les scooters ont l'allure de chevaux au repos devant les maisons; même le linge abandonné se délasse et se repasse tout seul aux dernières lueurs de la lune et sous les premiers rayons du soleil. Aujourd'hui, je suis descendu à quatre heures vingt. Ce n'est pas mon record, mais une de mes meilleures performances.

Le pâtissier, derrière les escaliers, n'a pas encore remonté ses rideaux de fer. Il en possède deux, un pour son atelier et un pour sa boutique. Le premier se lève vers cinq heures et se fige à mi-hauteur, tandis que filtre à travers les lattes métalliques un filet de musique dévidant le répertoire napolitain classique, de Nunzio Gallo à Mario Abbate. Vingt minutes plus tard, *graffe*<sup>2</sup>, croissants et brioches sont enfournés, répandant dans la montée qui conduit au corso Vittorio Emanuele un nuage appétissant et bienveillant de sucre, beurre, cacao et œufs.

Ce matin, j'ai même battu Luigino, le maraîcher, qui décharge tout seul son triporteur Ape vers cinq heures et quart et dresse son étal sur la rue devant sa minuscule échoppe avec vingt cagettes.

---

1. Habitations populaires de Naples à demi enterrées ou donnant de plain-pied sur la rue. (*Les notes sont de la traductrice.*)

2. Beignets napolitains.

Je marche en savourant l'espace, le silence, le vide. Au bout du vico Coccio, je jette un coup d'œil à la via Toledo, très large, en bas. Déserte, elle évoque une rivière à sec. Les premiers éclats de l'aube se mêlent aux lumières des réverbères comme le café, au lait. Le kiosque à journaux n'a pas encore ouvert, pas plus que les *bassi* des Indiens qui se ruent sur le corso avec des poussettes remplies de parapluies dès qu'il se met à pleuvoir et, par temps ensoleillé, vendent de l'eau minérale et des chapeaux de paille.

Je me coule dans la via Speranzella qui coupe en deux cette toile d'araignée composée de rues étroites et de multiples bâtiments adossés les uns aux autres. Sans ses marchandises et ses badauds, elle paraît éventrée. Pourtant, je crois apercevoir une tache noire au milieu de la chaussée, au loin, comme un monceau de terre déversée sur la pierre lavique, peut-être du sable de construction destiné à un chantier.

Je chemine doucement, bien décidé à savourer cette ruelle qui se dilate de bon matin comme un poumon. Je parcours cent mètres au milieu de la chaussée, satisfaisant mon envie d'air, cependant je dois bientôt m'arrêter. La tache noire se fait consistante. Ce n'est pas du sable. On dirait une silhouette. Allongée par terre, elle occupe toute la ruelle. À Naples, on appelle cette position « quatre de bâton<sup>1</sup> ». On dort « en quatre de bâton » quand on est crevé. On dit aussi « en carquette ». Ma myopie s'est peut-être aggravée, mais j'ai l'impression de distinguer devant moi une sorte de King Kong en carquette dans la via Speranzella. Je m'approche, incrédule. Serait-ce un jeu d'ombres ? Ou un gros chien noir qui se vautre ?

---

1. Allusion au jeu de cartes napolitaines, le 4 de bâton évoque par son graphisme les jambes et les bras écartés d'un dormeur couché sur le dos.

Tu parles d'un chien ! Deux cents mètres nous séparent désormais, et il est trop gros, trop long et même trop noir, trop poilu. Je me fige sur place. Bordel, c'est un ours !

Un ours dans les quartiers espagnols de Naples. Un ours allongé par terre, le ventre en l'air, comme s'il prenait un bain de soleil.

Je retiens mon souffle. Je ne veux pas le réveiller. Une nuit, j'ai vu un documentaire sur un de ces animaux qui, poussé par la faim, avait quitté la forêt et arpenté le centre d'une ville du nord de l'Europe. Les passants savaient comment se conduire, ils étaient initiés. Ne pas bouger. Ne pas courir. Ne pas gesticuler. Ne pas paniquer. Ne pas baisser les yeux. Regarder droit devant soi.

Je m'y emploie. Je respecte toutes les règles. Je ne bouge pas. Lui non plus. Je fixe sa tête. Il a les yeux au ciel. On dirait qu'ils sont ouverts. Toute cette fourrure... et cette tronche ! Il a l'air fumasse. Je fais un pas. Uniquement pour éviter de rester planté là, comme un crétin. Pas de réaction. Un instant, je pense qu'il a adopté la même tactique que moi. Un de ses congénères lui a sans doute conseillé d'observer silence et immobilité en cas de rencontre avec un homme : le danger passerait. Paralysés par une peur mutuelle, nous nous abstenons de remuer.

Comment se sortir de là ?

J'ébauche un autre pas. Toujours pas de réaction. Je regarde la poitrine de l'ours. Elle ne se soulève pas. Et s'il était factice ? S'il s'agissait d'une mise en scène ? Si on l'avait posé là en attendant que le tournage commence ? Et moi, je chie dans mon froc pour rien. C'est peut-être un spot publicitaire. Une de ces conneries à la mode aujourd'hui. Dans ce cas, je devrais voir surgir un cinéaste, un acteur, un assistant, une saleté de machiniste, un magasinier. Et ces ruelles de merde... bruyantes, bordéliques, bourrées de gens qui mangent assis sur des chaises en paille... sont à présent désertes devant moi !

Si ça se trouve, je ne me suis pas réveillé ce matin. Je suis peut-être en train de rêver.

Comme dans les BD, je me donne deux petites gifles pour m'en assurer. Je ferme les yeux, me flanque une tarte, rouvre les yeux. Je suis ici, et l'ours est encore là. J'essaie de le mesurer du regard. Allongé, pattes tendues, il doit faire près de deux mètres, malgré ses cuisses courtes, son tronc long et plat. Et s'il était mort ? Évanoui ? Je me rapproche. Quelques mètres seulement me séparent de lui. Ses yeux rouge sang fixent le ciel. Il n'y a aucune trace de tension sur son visage. Il est affaissé, comme si on lui avait ôté les mâchoires. Il a les joues pendantes, les épaules flasques. Je le contemple, incrédule.

Il y a un ours devant moi. En carpepe au milieu de la via Speranzella, dans les quartiers espagnols de Naples. Il est cinq heures moins le quart, ce 21 juin, et nous sommes en tête à tête.

Je me rappelle soudain que je suis journaliste, c'est-à-dire que je suis *aussi* journaliste. Je tiens peut-être un scoop. Ou plutôt, je tiens *certainement* un scoop. Cette tronche d'anguille de Giulietti devra bien l'admettre. Je tire mon téléphone portable de mon jean et prends deux photos de près. Puis je recule et en prends d'autres de loin. Bordel, j'ai mon papier ! Un ours en carpette au milieu des quartiers. Ça mérite au moins la première page des faits divers. Voire la une, si le directeur y jette un coup d'œil.

C'est alors que retentit le bruit d'un pot d'échappement. Il crépite comme un pétard. Je l'entends tousser avant de découvrir le triporteur Ape de Luigino, le maraîcher, qui pile maintenant devant moi, manquant de culbuter. Luigino se penche à la vitre :

« C'est quoi ?

– Un ours.

– Un ours ? En pleine rue ?

– Ouais.

– Et qu'est-ce que fout un ours ici ?

– Il dort, il avait peut-être trop chaud.

– Tu débloques, Tony ! Qu'est-ce que ce machin fout au beau milieu de la rue ?

– J'en sais rien ! Je me promenais quand je suis tombé sur lui. J'essaie de comprendre, moi aussi.

– Jésus-Marie-Joseph ! »

Luigino passe une main sur son visage. Non sans hésiter, il coupe le contact, ouvre la portière et pose un pied par terre. Il se fige dans cette position : il a dû voir, lui aussi,

le documentaire. Ses lèvres se tordent en une grimace de perplexité. Enfin il décide de me rejoindre.

« Il a l'air clamsé, dit-il. Il bouge pas. Hé, Tony, tu me fais marcher, ou quoi ? Du genre caméra cachée ? Tu rames à la télé et tu fais des blagues dans les quartiers ? Allez, Tony, tu peux me le dire. C'est du bidon, hein ? Dis-moi la vérité. Regarde-moi dans les yeux. J'ai pas envie de passer pour un con.

– Arrête de crier. S'il dort, il va se réveiller et nous mettre en pièces. J'en sais rien. Je le jure.

– Par saint Ciro et saint Janvier, s'impatiente-t-il, c'est quoi ce bordel ? »

Au même moment, des volets s'ouvrent au premier étage, et une femme d'âge mûr apparaît. Sur le ton du reproche, elle nous lance :

« Jeunes gens, ce ne sont pas des façons, de bon matin ! Ici, les gens dorment... »

Elle s'interrompt à la vue de l'ours, pousse un cri aussi puissant que la sirène d'alarme d'une banque. Elle porte les mains à son visage, reprend son souffle et se remet à crier – on ne comprend pas très bien quoi. Des voyelles partant dans tous les sens. Un a, un o, une dizaine de e. Alors, comme en vertu d'un mécanisme à ressort, tous les volets de la façade s'ouvrent l'un après l'autre. Des vieillards, des femmes et des enfants se penchent aux fenêtres, par deux, par trois, l'un sur l'autre, hurlant tous. Silencieuse et large quelques minutes plus tôt, la rue s'est soudain resserrée, remplie de sons et d'agitation.

Pendant ce temps, l'ours n'a pas bougé. Il ne dort pas, c'est certain : à cette heure-ci, il se serait réveillé. Au troisième étage, un homme allume une lampe aussi puissante qu'un projecteur qu'il pointe vers la tête de la bête. Ce n'est pas utile, car le soleil se lève et l'on voit bien sans, mais ça fait comme un rond de lumière sur la scène. Tout le monde contemple l'animal. Les cris attirent les

habitants des ruelles voisines. Des vieux en pantoufles et short, des femmes en chemise de nuit, des gamins en slip se présentent. Ils s'immobilisent à un mètre de l'énorme silhouette raide, apparemment épouvantés. La foule se presse derrière le premier rang, comme s'il y avait une barrière. On dirait une armée de fourmis s'affairant autour d'un noyau de pêche. J'entends Luigino confier à une vieille dame que c'est moi qui ai vu le premier l'animal.

«Jeune homme, me demande-t-elle. Que s'est-il passé?»

D'autres avancent. Ils s'adressent à moi comme si j'étais le propriétaire de la scène. Je hausse les épaules, en signe de perplexité. J'aperçois des visages familiers, des gens que je croise tous les matins dans la rue. Par exemple, Sasa, le coiffeur, qui accourt, hors d'haleine; ou la brune en jean: après s'être frayé un chemin dans la cohue, elle s'immobilise dans un coin, un sac à dos sur les épaules. Ses yeux bleus fixés sur l'ours, elle se presse et se caresse le lobe de l'oreille droite. À la gauche pend une grosse boucle de gitane.

La foule est si dense que des curieux demandent l'autorisation de passer pour jeter un coup d'œil. Les jeunes prennent des photos avec leurs portables, l'atmosphère s'est détendue, l'ours s'est transformé en une sorte de trophée; certains lui touchent les pattes, mesurent ses griffes, lui tapotent la tête et le nez. J'ai peur qu'ils n'essaient de le démonter, comme une peluche. Un badaud se faufile derrière les curieux, s'appuie contre le mur et attend distraitement la suite des événements. Questions et hypothèses circulent – il est mort, il est dans le coma. J'entends même une voix dire qu'il hiberne.

En juin, au beau milieu des quartiers, en plein bordel?

La lumière d'un gyrophare apparaît, puis quatre carabiniers se présentent. En se ménageant un chemin parmi la foule, ils se rapprochent de l'animal, qu'ils contemplent

eux aussi avec stupeur. Ils tentent de le protéger contre la cohue, qu'ils écartent d'un mètre. Je prends d'autres photos, puis avise l'adjudant Pallone.

«Je peux?»

– Ah, Perduto. Quand tu es dans les parages, il y a toujours du grabuge.

– C'est plutôt l'inverse: quand il y a du grabuge, je suis dans les parages. Vous avez une idée, adjudant? De quoi s'agit-il?

– Une idée, mon vieux? S'il te plaît, épargne-moi les questions à la con, hein! Il y a encore dix minutes j'étais dans mon lit. Je vais me creuser un peu les méninges, puis je te ferai envoyer le communiqué par le commandement. Comme ça, t'écriras pas de conneries.»

Tout en parlant, l'adjudant saisit deux gosses par le tee-shirt et les renvoie dans la foule. Surviennent également des agents de police qui installent barrières et ruban pour isoler l'ours. Les gens reculent d'au moins deux mètres, bon nombre s'éloignent puis reviennent, formant carrément une file. Il n'est pas encore six heures du matin, mais les quartiers espagnols sont aussi électriques que si c'était midi.

Un carabinier dessine une silhouette à la craie autour de l'ours, comme sur une scène de crime. Deux de ses collègues font des photos. Je rejoins l'adjudant et lui dis:

«La Scientifique aussi? C'est une affaire importante...»

– Oui, M'sieur. On est tous là ce matin. Quand les pompiers seront arrivés, le tableau sera complet.

– Vous allez le déplacer?

– D'après toi, on peut le laisser au beau milieu de la via Speranzella? On le garde en souvenir?

– Où l'emportez-vous?

– J'en sais rien, mon vieux. Je t'ai déjà demandé de m'épargner les questions à la con. Où est-ce qu'on conduit les ours morts? J'en sais foutrement rien.



– Il est donc mort ?

– Tu trouves qu’il a l’air vivant ? Que je sache, il ne bouge pas. Tu crois qu’il fait semblant ? »

Dans le remue-ménage, on entend une sirène hurler. Je me poste dans la ruelle voisine et distingue en contrebas un camion de pompiers entravé par trois voitures garées en double file et par une série de poteaux métalliques fixés dans la chaussée, de l’autre côté. Les pompiers sont descendus, la sirène marche, ils balayent les lieux d’un regard circulaire dans l’espoir qu’un habitant daigne se montrer : en vain. Ils se penchent vers les voitures en stationnement et, constatant qu’elles sont fermées, essaient de les déplacer à la force de leurs bras. L’adjudant s’est rapproché, il contemple maintenant la scène avec moi.

« Ah, ces putains de ruelles, avec leurs saletés de poteaux et de bagnoles. Purée, si elles pouvaient s’évaporer... »

– Adjudant, comment allez-vous soulever l’ours ? Il a l’air lourd, interroge Luigino qui nous a rejoints.

– Sais pas. On demandera aux pompiers s’ils arrivent jusqu’ici.

– On peut mettre feu », hasarde Aniello, un Sri Lankais dont le véritable prénom, Hajnè, comme celui de tous les immigrés vivant dans les quartiers, a été italianisé phonétiquement. « Faisons bûcher.

– Comme ça, restera rien », ajoute Emanuele, qui s’appelle en réalité Himanuan et ne quitte jamais Hajnè d’une semelle.

« C’est ça, un beau rite oriental, le sacrifice de l’ours... » réplique l’adjudant, agacé.

Enfin le camion des pompiers arrive cahin-caha suivi d’une camionnette, et s’immobilise devant l’ours. Ses occupants descendent et s’entretiennent avec l’adjudant, avant de tourner autour de l’animal, apparemment pour le mesurer. Je les photographie en plein travail. La foule continue d’aller et venir le long de la via Speranzella. Quelques

scooters volettent lentement, pareils à des mouches dans la chaleur. Entre-temps les agents de police ont réussi – j’ignore comment – à fourrer la bête dans un sac jaune. Une manœuvre ultra rapide, une bâche dessous, une bâche dessus, deux fermetures Éclair, et l’animal a disparu. Ils accrochent le sac à une sorte de grue et le soulèvent.

Les gens observent la scène dans un silence subit, comme s’ils assistaient à un enterrement. Le sac atterrit sur le fond de la camionnette. Il ne reste sur le sol que l’auréole du corps, un vaste espace que personne n’a le courage de piétiner. Les agents de police rallument leur sirène et se faufilent dans les ruelles. Plus d’ours.

« Le spectacle est terminé, circulez maintenant! » s’écrie l’adjutant, qui remonte en voiture et s’en va, nous laissant suspendus à cette vision, comme à un film amputé de sa fin.